

—Voilà une singulière lettre de faire part, fis-je après avoir lu.

—N'est-ce pas ?

—Mais, ajoutai-je, qu'y a-t-il de commun entre l'annonce de cette mort et le Château Maudit ?

—Il appartenait à la marquise d'Alviella.

—Mais elle ne se nommait pas Clotilde ? observai-je en désignant du doigt les prénoms énumérés dans la lettre.

—C'était sa bru qui portait ce nom.

—Et Sanchez ?

—Était le mari de Clotilde.

—Il était donc le fils de la marquise ?

—Précisément.

Sur ce mot, Dupuys se leva, ouvrit une armoire et revint bientôt déposer sur la table trois objets : une clef, une lettre et quelque chose de volumineux enveloppé dans un vieux journal vers lequel j'avancai la main.

—Tout à l'heure, fit mon hôte en m'arrêtant ; procédons par ordre. D'abord, regarde cette clef, c'est celle du château.

—Comment est-elle entre tes mains ?

—C'est moi qui ai vendu la propriété à Mme d'Alviella, il y a treize ans ; mais avant, lis encore ceci.

Je pris ce qu'il me tendait.

C'est une lettre qu'il venait de déposer sur la table, quelques instants auparavant.

Elle portait l'adresse de Dupuys et était signée par Me Foucault, l'exécuteur testamentaire de la marquise, qui écrivait ce qui suit à son confrère :

“ Mon cher Dupuys,

“ Il y a bientôt dix ans que Mme la marquise d'Alviella, ma cliente, a remis entre vos mains la clef de la grille de la propriété que vous lui aviez vendue trois ans auparavant par mon entremise, en vous priant d'attendre ses ordres pour faire murer ou démolir le château.

“ Voici pourquoi la marquise, en quittant la Touraine, où l'avait appelée le lugubre événement que vous connaissez, était résolue à faire abattre et raser complètement Vouvray, et à faire construire à sa place un simple mausolée qui, perdu dans les arbres de la colline, ferait oublier la scène et le drame, tout en consacrant la mémoire de ses victimes. Ce projet était à la fois celui d'une mère et d'une chrétienne.

“ Mme d'Alviella comptait que le temps, calmant son désespoir, lui donnerait la force de l'accomplir ; et vous eussiez alors été chargé par elle de faire faire ces travaux, mais, au lieu de s'amoindrir, les affreux souvenirs de la marquise devinrent de jour en jour plus poignants et plus cruels.

“ Aujourd'hui, condamnée par les médecins, ma cliente, qui sent approcher le terme de sa vie et de sa douleur, m'a révélé l'horrible histoire qui s'est déroulée en Touraine. Cette révélation, je n'ai pas besoin de vous le dire, m'a été faite par elle seule, sous le sceau du plus grand secret.

“ La marquise, par une crainte que vous apprécierez, et dans le but de ne pas raviver des souvenirs qu'elle croit éteints dans le pays, a modifié ses premiers plans, et m'a prié de vous écrire, afin de vous charger de faire exécuter les dispositions suivantes qu'elle a prise concernant le Château, mais seulement après son décès, car l'idée seule qu'on puisse s'occuper si peu que

ce soit de l'habitation abandonnée lui cause des crises tellement douloureuses que rien ne peut en donner une idée.

“ Or donc, dès que Mme d'Alviella sera morte et que la nouvelle de son décès vous sera connue, vous ferez murer toutes les issues du château, c'est-à-dire la grille et une petite porte située presque au bas de la côte, près de la route de Vouvray.

“ Ne doutant pas que vous ne consentiez à vous charger de ce soin, je vous envoie, au nom de la marquise, une somme de dix-huit mille francs, sur laquelle vous aurez à prélever le montant de ces constructions et celui de vos honoraires.

“ Daignez agréer, mon cher confrère, etc.”

—Pourquoi n'as-tu pas fait encore exécuter les ordres de madame d'Alviella ? demandai-je à Dupuys après avoir pris connaissance de la lettre.

—Parce que, me répondit-il en la désignant, quoiqu'il y ait plus de six mois que ceci m'est parvenu, madame la marquise n'est morte qu'il y a trois jours.

—C'est juste : je ne songeais plus à la lettre de faire-part.

—Dès demain, je donnerai les ordres nécessaires, reprit Dupuys ; tu pourras te vanter d'avoir été le seul qui aura visité le château depuis que la mère de Sanchez, après l'avoir fermé elle-même, est venue ici m'en apporter la clef avec Gomez.

—Ah ! oui, le propriétaire du petit chien !

—Non pas, Gomez n'aimait pas les molosses.

—Ce chien dont j'ai vu le squelette au château, n'est donc pas celui de la légende ?

—Nullement.

—Je m'y perds. Mais comment, ayant cette clef en ta possession, n'as-tu jamais été tenté de pénétrer dans l'habitation ?

—La marquise, en me la remettant, m'avait fait jurer de ne pas le faire. Et maintenant tu peux ouvrir ce papier, ajouta Dupuys en me désignant le troisième objet qu'il avait déposé sur la table.

Je ne me fis point prier. Jugez de ma surprise.

Ce qu'enveloppait le vieux journal était une main de bois, une main gantée de blanc, une main de femme, car un bracelet d'or en ceignait le poignet, et son gant était soulevé de mêmes signes cabalistiques que j'avais remarqués sur le doigt déchiré trouvé par moi dans la chambre de Sanchez.

Cette main devait avoir fait partie d'un appareil artistement fait et destiné à jouer la nature, me dis-je après un moment de réflexion.

—Qu'est-ce que ceci ? demandai-je à Dupuys.

—Un souvenir terrible.

—Encore.

—Ah ! mon ami, cette lamentable histoire est aussi bizarre qu'émouvante. Ecoute-moi.

Et Dupuys me fit le récit suivant :

LES DEUX VOYAGEURS.

Il y a dix ans, huit jours avant la visite de Mme d'Alviella, par une froide nuit d'automne, une chaise s'arrêta à la porte de cette maison.

Réveillé par le tintement des grelots des chevaux, j'ouvris la fenêtre de ma chambre et je vis descendre de voiture un homme qui, en m'apercevant, s'écria :

—Qui que vous soyez, ouvrez je vous en conjure !

—Qui êtes-vous ? lui demandai-je.